

Vive l'Abord!



ETRE EXPOSEE * VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-59)

Photo Philip V...

LA LEÇON

D'UNE CATASTROPHE... NORMALE

par KIENNÉ DE MONGEOT

LA course automobile des 24 heures du Mans a lieu dans quelques jours. Elle a le don de passionner non seulement les spécialistes mais le grand public par l'étonnante combinaison d'une compétition technique mettant à l'épreuve la résistance des voitures et d'un test mesurant la résistance physique et morale des conducteurs. D'où les leçons, les riches leçons techniques et humaines qu'on peut en tirer. » (André Siegfried, Le Figaro, 8 juin.)

« Effroyable bilan de la catastrophe : 80 morts, 105 blessés. »

« La grande vitesse, c'est le domaine de l'exploration. Faut-il, à la recherche des meilleurs pneus, du meilleur moteur, des meilleurs freins, du meilleur ensemble, continuer à sacrifier des victimes en fixant les yeux sur l'avenir et le salut que le progrès peut apporter aux générations futures ? Sans doute, si les victimes se limitent à ceux qui acceptent le jeu, ses triomphes et ses périls. » (M. D. Le Figaro, 13 juin.)

« Le prix payé en échange du progrès scientifique accompli n'est-il pas trop élevé ? » demandait le Times.

Ce prix ne serait pas trop élevé s'il contribuait réellement au bonheur du genre humain, à son mieux-être, à son perfectionnement physique et moral : à l'élevation des individus sur tous les plans de leur personnalité. Il n'en est malheureusement rien.

M. André Siegfried possède un esprit universel et une vaste intelligence. Il est justement admiré et pas assez écouté. Comment a-t-il pu écrire « L'étonnante combinaison d'une compétition technique mettant à l'épreuve la résistance des voitures et d'un test mesurant la résistance physique et morale des conducteurs. » ?

La vitesse est nulle et sans intérêt puisqu'elle se détruit elle-même.

« La résistance physique et morale des conducteurs ! La résistance de la machine humaine ? La guerre nous a donné maintes occasions d'en juger.

Les Allemands, entre 1939 et 1944, pensant qu'il était humain de sacrifier quelques ennemis pour trouver les moyens de sauver un grand nombre de leurs compatriotes, n'hésitaient pas à tenter des expériences atroces qui devaient, de surcroît, servir la science.

La résistance physique et morale des humains ? Il n'est point nécessaire d'organiser des courses automobiles pour l'étudier. Il n'est pas de jour où quelques événements ne nous permettent de la constater.

Des martyrs héroïques autant que modestes, se sont offerts et s'offrent en holocaustes à la science dans l'ombre des laboratoires pour sauver de la souffrance et de la mort leurs contemporains. Ceux-là, tout autant que les conducteurs des automobiles de courses, vont jusqu'au bout de la résistance humaine et du courage moral. Et cela, pas seulement pendant 24 heures, mais pendant de longues, de très longues années, et quotidiennement, sachant pertinemment le sort qui les attend ; ne le risquant pas car ils sont sûrs de ne pouvoir y échapper.

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance d'un de ces hommes admirables, je veux parler du radiologue Vaillant. Le Grand public ne le connaît pas, la Grande presse ne lui ayant jamais consacré de Gros titres sur six colonnes ! Cependant, on commença par couper un doigt à ce martyr de la science, ensuite plusieurs, puis la main, enfin les bras !

Sur le visage de ce martyr, de cet HOMME, aucun rictus d'amertume ; un sourire très doux illuminait ses traits placides.

Je ne sais si son martyr VOLONTAIRE a appris jusqu'où peut aller la « résistance physique » ; mais je pense que l'on sait jusqu'où va le « courage moral » d'un homme épris d'un noble idéal.

**

« Faut-il, à la recherche des meilleurs pneus, du meilleur moteur, des meilleurs freins, du meilleur ensemble, continuer à sacrifier des victimes en fixant les yeux sur l'avenir et le salut que le progrès peut apporter aux générations futures ? » (M.D.)

Il est sûr que ce progrès rendra la prochaine guerre plus effroyable et plus meurtrière.

Tant que le progrès matériel ne sera pas dominé par le progrès

moral de l'humanité, tant qu'il ne sera pas sous sa dépendance absolue, il sera vain.

Seule la sagesse peut donner aux hommes — qui, quoi qu'ils fassent, ne sortiront jamais de leur humaine condition — plus de bonheur de vivre.

Le docteur Alexis Carrel, cet autre « inconnu » du Grand public, a écrit, dans « L'Homme, cet inconnu » :

« Le développement d'êtres humains complets doit être le but de nos efforts. Sur eux seulement peut s'édifier une civilisation solide. (p. 165)

Et que pense le docteur Carrel — qu'aurait-il pensé des 24 heures de Mans ? — de notre civilisation actuelle ?

« La possession, écrit-il (p. 181), de la richesse est tout, et justifie tout. Un homme riche, quoi qu'il fasse, qu'il jette sa femme vieillie au rebut, qu'il abandonne sa mère sans secours, qu'il vole ceux qui lui ont confié leur argent, garde toujours la considération de ses amis.

« Les pasteurs ont rationalisé la religion. Ils n'ont pas réussi cependant à attirer à eux les hommes modernes. Dans leurs églises à demi vides, ils prêchent en vain une faible morale. Ils se sont réduits au rôle de gendarmes qui aident à conserver dans l'intérêt des riches, les cadres de la société actuelle. Ou bien, à l'exemple des politiciens, ils flattent la sentimentalité à l'inintelligence des masses.

« Il est presque impossible à l'homme moderne de se défendre contre cette atmosphère psychologique. »

La presse, la GRANDE, la radio, la télévision, le cinéma, agissent quotidiennement sur notre esprit et forment celui des enfants qui n'admirent rien tant que le conducteur d'un bolide qui va à 280 kilomètres à l'heure et leur conscience s'accoutume aux descriptions, combien détaillées ! des catastrophes sanglantes, telle celle du Mans, réduisant ainsi dans leur jugement, la valeur de la vie humaine !

Or, dit encore le docteur Carrel : « C'est le temps de la première enfance qui, naturellement, est le plus riche. Il doit être utilisé de toutes façons imaginables pour l'éducation. »

Etait-ce bien la place des malheureuses petites victimes de ce sombre dimanche, au milieu de cette foule énervée, regardant passer les monstres mécaniques ? Était-ce là, pour elles, un spectacle sainement éducatif ?

**

Malgré le mauvais temps, un certain nombre d'adhérents se trouvait, ce funeste 12 juin, au Sparta-Club, dans le beau parc du château d'Aigremont. Après une semaine de dur labeur, de vie trépidante, ils venaient, ces adhérents pleins de sagesse, chercher le calme, l'air pur et la lumière au sein d'une nature reposante à laquelle ils venaient confier leur propre nature afin de la revivifier, de la rééquilibrer.

Ceux-là avaient su choisir entre le spectacle d'une course automobile, de ses émotions et des fatigues du déplacement sur les routes encombrées et deux jours de repos physique et de quiétude mentale.

**

Les gymnosophes — les vrais — admirent et pensent comme le docteur Alexis Carrel. Ils voudraient que ceux qui enseignent et renseignent le Grand public, au lieu de lui faire connaître et admirer le progrès matériel, lui apprenne à revenir à lui-même afin qu'il sache que :

« La restauration de l'homme dans l'harmonie de ses activités physiologiques et mentales changeront l'Univers. Car l'Univers modifie son visage suivant l'état de notre corps. Nous ne devons pas oublier qu'il est non seulement la réponse de notre système nerveux, de nos organes sensoriels, et de nos techniques, à une réalité extérieure qui nous est inconnue, et qui est probablement inconnaissable.

« Les dimensions de l'Univers grandiront nécessairement avec la force de nos activités organiques et mentales. » D' Carrel (p. 390).

Ils est vain de chercher l'amélioration de la condition humaine hors de l'amélioration physique et mentale de l'être.

LA NUDITÉ

A TRAVERS LES AGES ⁽¹⁾

PAR HENRI NADEL

LES origines de l'espèce humaine sont obscures. L'homme a-t-il été créé adulte? Est-il le fruit d'une longue évolution animale? Nous n'avons pas à en discuter ici. Nous nous bornerons à constater l'accord sur un point des croyances adverses : nos plus lointains ancêtres vivaient nus.

Légendes et religions en témoignent aussi bien que les découvertes scientifiques.

Le texte de la Bible est dans toutes les mémoires :

« Adam et sa femme étaient nus tous deux, et ils n'en rougissaient point. » (1).

« Une majestueuse nudité les couvre, dit Milton (2) : on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être... Mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors : alors toute honte criminelle était inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté ! Ah ! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nus ces deux grands époux dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu ni les regards des anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple qui s'unit jamais dans les embrassements de l'amour : Adam, le meilleur de tous les hommes qui furent sa postérité; Eve, la plus belle de toutes les femmes entre celles qui naquirent ses filles. »

De ce lointain âge d'or, les poètes, historiens des temps sans histoire, se sont souvenus. Hésiode et Ovide ont chanté ces jours d'innocence où « tous les humains vivaient comme des Dieux dans une sécurité profonde, sans chagrins, sans souffrances..., où l'on jouissait purement et doucement des biens les plus désirables » (3).

Nudité originelle, nudité sacrée, dont les peuples gardent un tel souvenir qu'elle leur paraît essentielle à tous les paradis.

On demandait à Mahomet comment seraient les bienheureux : « Nus et glabres, répondit le Prophète, les yeux enduits de collyre, âgés de trente-trois ans » (4).

Age, épilation et collyre à part, nos sculpteurs catholiques ne se représentent pas différemment les élus. On peut voir aux portails des cathédrales surgir la foule des ressuscités : ils sont nus. Parfois même, à Reims par exemple, les réprouvés sont vêtus, tandis que la nudité est réservée aux élus bienheureux que les anges portent dans le sein d'Abraham.

Saint Augustin n'évoquait-il pas une semblable vision quand il disait : « Un temps viendra où nous jouirons de la beauté seule, de notre beauté mutuelle, sans désir impur » (5).

Avec quelle éloquence ne célèbre-t-il pas l'harmonie de ces membres qui « concourent tous à la gloire de Dieu ! »

C'est une des traditions les mieux établies de l'Eglise

catholique d'associer la nudité à l'idée de la béatitude céleste. Michel-Ange s'y conformait lorsqu'il peignit son « Jugement dernier » au plafond de la Sixtine. Il est vrai que le pape Paul IV, dont l'intransigeance fut tant de fois funeste à l'Eglise, voulut détruire ce chef-d'œuvre et qu'il chargea Daniel di Volterra de voiler les sublimes nudités, ce qui valut à l'artiste le surnom de « braghettonne ». Mais S. S. le pape Pie XI, justement indigné d'une telle « profanation », a fait enlever les caleçons, jugeant sans doute qu'il ne nous appartenait pas de reviser l'œuvre de deux grands artistes : Dieu et Michel-Ange.

Nudité bienheureuse, symbole d'innocence et d'allégresse, souvenir enchanté des jours lointains où l'homme n'était qu'une fleur, la plus belle, entre toutes les fleurs du jardin; nudité divine, tu peuples nos rêves les plus purs. Et qui donc oserait concevoir un paradis en faux-col ?

Quel qu'ait été son berceau, c'est donc nu que l'homme est apparu sur la terre. « Nudus in nuda humo » disait Pline (6).

Sur ce point les philosophes sont d'accord avec les poètes et les théologiens.

Ecoutez Montaigne (7) :

« Je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se trouve naturellement équipé de suffisante couverture pour deffendre de l'injure du temps, aussi estions nous : mais comme ceux qui estaignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntés. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aucune cognoissance de vestements, il s'en trouve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, et sous bien plus rude ciel que le nostre; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient toujours découverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles; à nos contadins (paysans), comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne faut

(1) Genèse, II, 25.

(2) Milton, « Le Paradis perdu », Trad. de Chateaubriand.

(3) Hésiode, « Les travaux et les jours ».

(4) « Le livre de la création et de l'histoire d'Abou-Zéid Ahmed ben Sahl El-Balkhi. Trad. Huart, Paris, Leroux, 1899.

(5) Saint Augustin, « La cité de Dieu », XXII. Trad. Moreau.

(6) « Nu sur la terre nue ». Pline, « Histoire naturelle », VII, I.

(7) Montaigne, « Les essais ». De l'usage de se vestir.

Louvre. Gladiateur combattant
« Quel qu'ait été son berceau, c'est donc nu que
l'homme est apparu sur la terre. NUDUS IN NUDA
HUMO, disait Pline. »

Photo Viollet



faire doute que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons... Je ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il veoyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat (gai) que tel qui se tient emmitonné dans les martes jusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, répondit-il, vous avez bien la face descouverte : or moi, je suis tout face. »

Son contemporain, Pierre Charron, lui fait écho (1) : « Il y a grande apparence que la façon d'aller tout nuds, tenue encore par une grande partie du monde, soit l'originelle des hommes. »

Les découvertes archéologiques ont confirmé ces dires des philosophes.

Nous savons aujourd'hui que les hommes primitifs, réduits comme les animaux, faute d'armes, à la quête et à la cueillette, ne pouvaient se vêtir, car ils ne disposaient que de feuillages et d'infimes dépouilles (2).

Le coup de poing chelléen, la première arme qui nous soit connue, bloc grossier de silex éclaté, se prêtait encore mal à la préparation des peaux. D'ailleurs, le climat tiède rendait alors le vêtement superflu.

Il semblerait, par contre, qu'à l'époque moustérienne le froid ait dû inciter les hommes à se vêtir. Rien ne prouve cependant qu'il en fut ainsi. Sans doute la présence de racloirs dans l'outillage moustérien laisse supposer que les habitants des cavernes avaient appris à préparer les peaux et que, par conséquent, ils pouvaient s'en couvrir, au moins dans les plus grands froids, mais tous les dessins de l'âge du renne, sans exception, nous montrent des hommes entièrement nus. D'autre part, dans les sépultures, on trouve des flacons d'ocre qui indiquent que leurs possesseurs se peignaient le corps, coutume encore suivie de nos jours par de nombreux peuples et qui implique que le rôle des vêtements, s'ils existent, est très limité.

A qui s'étonnera de cette nudité, au moins relative, sous un climat beaucoup plus rude que le nôtre, nous ferons remarquer que les Fuégiens s'en accommodent fort bien (3). Il est vraisemblable, d'ailleurs, que les Troglodytes de l'âge du renne étaient recouverts d'un pelage assez abondant.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à partir des temps néolithiques que les traces de vêtements apparaissent. Nous rechercherons dans un chapitre ultérieur (4), quand nous nous occuperons des origines de la pudeur, les causes qui ont amené l'homme à se vêtir.

Remarquons simplement ici que le rôle du vêtement est triple : il protège, il pare, il voile.

La parure, qui semble vaine à nos moralistes, est tenue, au contraire, comme essentielle par le primitif. Les troglodytes portaient des colliers, des bracelets, des ceintures, des résilles faites de coquillages et de dents d'animaux. Des bijoux, tel fut sans doute le premier vêtement des hommes.

L'invention des aiguilles en os, à l'époque solutréenne, permit au troglodytes de coudre les peaux de bêtes et de mieux se protéger ainsi du froid qui allait devenir de plus

(1) Charron, « De la sagesse », 1, 7.

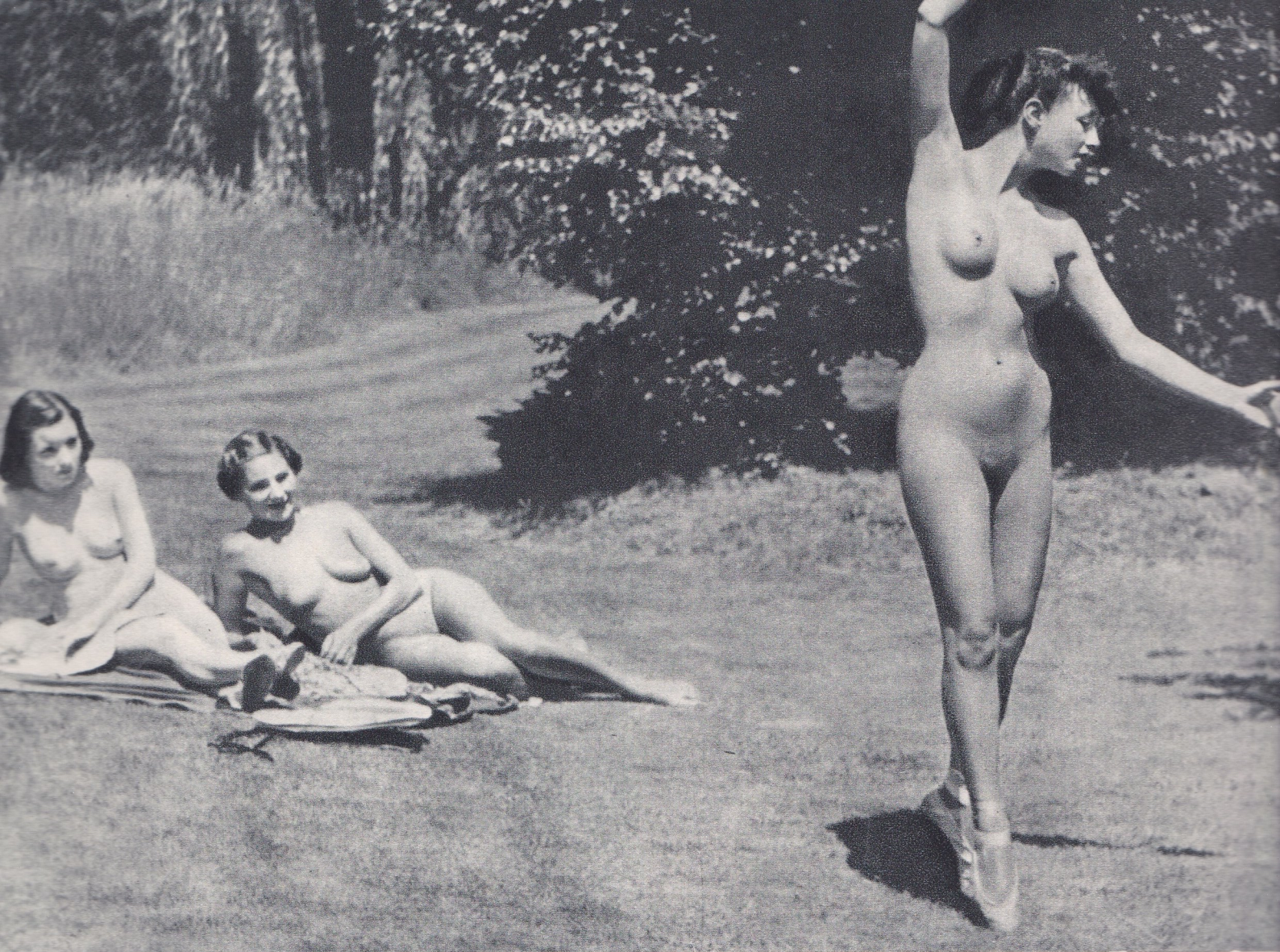
(2) Cf. Bourdeau, « Histoire de l'habillement ». Déchelette, « Manuel d'archéologie préhistorique ».

(3) Cf. « Le nu et la morale ». A paraître aux éditions de « Vivre ».

(4) Cf. Déchelette, op. cit., 161 et seq.

« On demandait à Mahomet comment seraient les bienheureux. « Nus et glabres, répondit le Prophète, les yeux enduits de collyre, âgés de trente-trois ans. »

Phot Colin R. Clark, A.R.P.S.



La danse est vieille comme le monde. Chez les Grecs elle faisait partie de l'éducation nationale. Elle est un moyen d'expression puissant. L'esprit se sert alors du corps pour exprimer ses pensées et ses émotions. Quel merveilleux spectacle quand la danseuse est nue sur le fond de verdure d'un beau parc !

Photo Bertram Park

en plus rigoureux à l'époque magdalénienne. Remarquons toutefois que nous sommes, là encore, réduits aux hypothèses. Les aiguilles en os pouvaient tout aussi bien servir à la confection de simples lanières chargées de coquillages ou à celle de récipients en cuir que rendait nécessaire l'absence de poteries (1).

Il faut parvenir à la période néolithique pour découvrir les premiers vestiges de tissus. Encore n'a-t-on trouvé, dans les palafittes de la Suisse, que de menus fragments dont on ne peut savoir l'usage. « Il nous faudra descendre jusqu'à la première partie de l'âge du bronze, dit Déchelette (2), pour rencontrer dans l'Europe préhistorique quelques spécimens de vêtements ».

On a trouvé, en effet, à Trenehoi (Danemark), le cercueil d'un guerrier dont le costume, parfaitement conservé, se composait d'un bonnet, d'un manteau de coupe circulaire, d'une tunique et de « deux petites pièces de laine qui servaient probablement à couvrir les jambes » (3).

Un cercueil de femme de la même époque a permis de se rendre compte que le costume féminin comportait alors une longue robe, un corsage court à manches, une coiffe en filet.

On sait d'autre part qu'en Crète, à la même période, les femmes portaient un corsage ajusté, une jupe en cloche.

Après des siècles et des millénaires de nudité absolue, puis relative, le couple humain nous apparaît donc tout à coup vêtu de vêtements qui diffèrent, en somme, assez peu des nôtres, du moins quant au costume féminin. La silhouette des Crétoises de l'âge du bronze ressemblait assez à celle des élégantes du premier Empire. (N'a-t-on pas donné le nom de « parisienne » à l'une des figures de Cnosse ?) Quant aux Scandinaves, beaucoup de paysannes portent aujourd'hui des vêtements analogues aux leurs.

Les Crétois, par contre, vivaient nus, ou presque. Ils portaient tantôt « une sorte de poche attachée à la ceinture et servant de suspension » (4), tantôt un pagne.

Tous les peuples de la Méditerranée ont connu l'usage du pagne. Sans doute avaient-ils besoin de protéger une partie du corps facilement vulnérable, mais cette explication ne suffit pas.

Il ne s'agit plus seulement de protection ni de parure.

(1) Cf. Déchelette, op. cit., 161 et seq.

(2) Déchelette, op. cit., 580. Les archéologues admettent que l'âge du bronze va de 2500 à 900 avant J.-C.

(3) Montelius-Reinach, « Temps préhistoriques », Suède, pp. 78-79, cité par Déchelette.

(4) Glotz, « La civilisation égéenne », p. 83 (La Renaissance du Livre).

mais de voile. Un facteur est intervenu qui jouera un rôle prépondérant dans l'histoire de la nudité humaine : le facteur religieux.

Pour bien le comprendre, il faut avoir présente à l'esprit la notion du **tabou**.

Voici la définition que donne Durkheim de ce mot (1) : « On appelle de ce nom un ensemble d'interdictions rituelles qui ont pour objet de prévenir les dangereux effets d'une contagion magique en empêchant tout contact entre une chose ou une catégorie de choses, où est censé résider un principe surnaturel, et d'autres qui n'ont pas ce même caractère ou qui ne l'ont pas au même degré ».

« Le mot, ajoute Durkheim, est emprunté à la langue polynésienne, mais la chose est universelle. »

Tous les peuples primitifs ont des tabous, objets dangereux dont on ne peut s'approcher qu'avec la plus grande circonspection, actes qu'il n'est permis de commettre qu'avec d'innombrables précautions. Une force magique réside en eux. Les braver, c'est s'exposer à la maladie, à la folie, à la mort.

Remarquons, en outre, que dans la notion de tabou sont encore associées deux idées que séparent les peuples civilisés : celle d'impur et celle de sacré.

Parmi les tabous les plus fréquents, citons : les cadavres, la femme enceinte, la femme à l'époque des menstrues, etc.

Il n'est pas douteux que les organes sexuels n'aient aussi figuré au nombre des tabous chez les peuples égéens. Voilà pourquoi les Crétois apportent tant d'attention à les cacher.

C'est pour une raison semblable que les Crétoises sont vêtues. À vrai dire, leur corsage ne voile presque rien ; largement décolleté, il laisse généralement les seins nus,

mais toujours les hanches sont cachées, la jupe n'étant d'ailleurs qu'un pagne allongé.

La femme n'apparaît complètement nue que dans les cérémonies religieuses : ainsi dans le drame rituel de l'arrachage de l'arbuste sacré (2).

Dans la vie ordinaire, il ne lui est pas permis de laisser voir ce par quoi elle symbolise la fécondité.

C'est qu'en effet la plus grande divinité de l'Égée fut d'abord une femme dont l'idole trouvée à Phaistos accuse nettement les caractères sexuels : seins proéminents, flancs énormes, triangle sacré. Pourquoi les dames de Cnosse découvrent-elles leurs seins et cachent-elles leurs hanches ? G. Glotz, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, l'explique fort bien (3) :

« Les effluves magiques du corps divin produisent plus aisément des effets de fécondation quand rien ne s'interpose entre eux et l'être qui vient s'en imprégner ; mais, d'autre part, ils gardent mieux leur puissance virtuelle quand ils sont protégés contre une continuelle déperdition. La seconde de ces conceptions explique le costume des femmes ; elle s'applique tout aussi bien à la déesse. Il suffit, pour que toutes les sources de fécondité ne soient pas interceptées, que tous les indices du sexe ne soient pas invisibles : voilà pourquoi l'idole de l'Adalia laisse voir son nombril sous ses voiles. La mode crétoise du corsage laissant voir les seins nus n'a pas pu s'établir et durer sans correspondre à une idée religieuse, elle a été créée pour la déesse, et ce costume de cérémonie fut d'abord un costume rituel. »

Or, cette déesse-mère, on ne rencontre pas seulement en Crète ses idoles stéatopyges. La déesse chaldéenne Nana présente les mêmes caractéristiques. Et en Égypte avant les Pharaons, en Cilicie et jusque dans le bassin du Danube (4), on adorait de semblables divinités.

Il y a plus : dans la grotte de Brasempouy (Landes), un archéologue, Piette, a découvert des statuettes d'ivoire de l'époque aurignacienne ressemblant étrangement à celle de Phaistos. D'autres ont été trouvées à Willendorf (Basse-Autriche), à Grimaldi, près de Menton, à Savignans, province de Modène (Italie) (5).

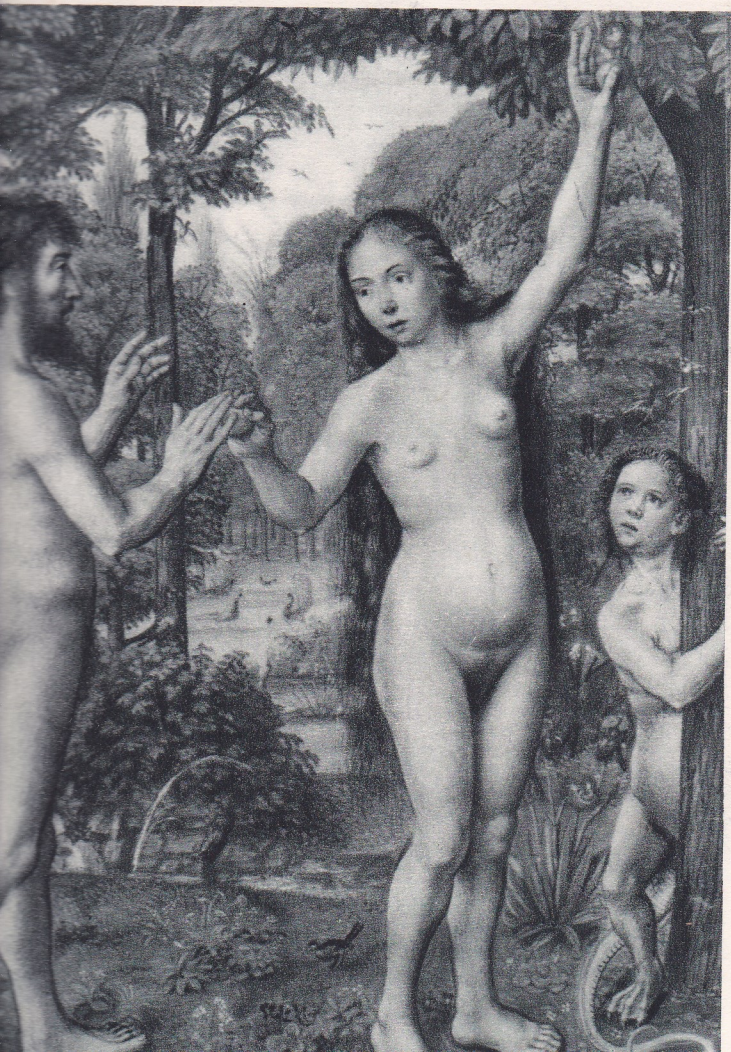
Toutes présentent le même développement des hanches, des seins et des parties génitales. Peu importe ici que ces statuettes aient reproduit « les caractères généraux de la plastique des modèles » (6) apparentés aux Boschimans. Le fait que les sculpteurs aurignaciens n'ont traité avec soin que les parties de caractère sexuel est suffisamment significatif. Il prouve que ces artistes avaient les mêmes préoccupations religieuses que les Egéens, les Babyloniens ou les Égyptiens primitifs.

Nous insistons sur ce fait parce qu'il est gros de conséquences. Les hommes peuvent oublier leurs dieux. Ceux-ci, de l'exil, n'en continuent pas moins de les commander.

Combien de nos contemporaines se doutent-elles qu'elles obéissent encore à la grossière idole des cavernes ?

C'est elle cependant, ou l'une de ses sœurs, qui, plus puissante que les couturiers, veille sur la mode féminine. Les plus fantaisistes, les plus audacieuses doivent se soumettre aux lois que déjà subissaient les élégantes minoennes.

Venise. Bibliothèque Saint-Marc. Miniature du XV^e s.
Adam et Eve et le serpent



(1) E. Durkheim, « La prohibition de l'inceste », in « L'année sociologique », 1897.

(2) Glotz, op. cit., p. 276. Le fétichisme.

(3) Glotz, op. cit., p. 282.

(4) Cf. J. de Morgan, « L'humanité préhistorique », p. 265 (La Renaissance du Livre).

(5) Cf. Goury, « Origine et évolution de l'homme » (Picard, 1927).

(6) Boule, « Les hommes fossiles » (Masson).



Les modes de l'Égée, en effet, ne rappellent en rien celles des Grecques et des Romaines, mais tout au contraire celles de notre Occident, à tel point que Glotz a pu dire qu'elles « semblent parfois copiées sur les derniers modèles de Paris ».

« Du costume néolithique et peut-être paléolithique, ajoute le même auteur (1), sortirent, par un développement plus ou moins prompt, le costume minoen (ou égéen) et le costume moderne. »

Comment expliquer cette ressemblance, sinon par une origine commune ? C'est qu'en effet « bien avant l'âge du métal, les races destinées à vivre dans l'Égée et celles qui devaient peupler l'Europe occidentale s'habillaient pareillement » (2).

Là similitude des croyances imposait la similitude des vêtements. Et par suite de la loi, bien connue des historiens, dite de perpétuité du rite (3), l'horreur sacrée de la nudité sexuelle s'est transmise héréditairement.

L'idole aurignacienne a perdu ses adorateurs (on ne la rencontre plus dès la période magdalénienne), mais la signification d'un rite peut s'oublier, il ne s'en perpétue pas moins, quitte à prendre une nouvelle signification.

C'est ainsi que nous nous astreignons à porter des vêtements rituels en croyant obéir aux lois d'une pudeur naturelle ou à celles du christianisme.

(1) Glotz, op. cit., p. 88.

(2) Id.

(3) Cf. Goury, op. cit. p. 346.

(à suivre).

Photo Horst Greschik

« Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté ! Ah ! vous avez banni de votre vie ce qui, seul, est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. » Milton.



BUENOS AIRES

1955

PAR LE DOCTEUR P. RUSSO



Rodin. Le baiser.

PAR deux voies différentes et presque au même moment, me parvenait ces jours derniers la nouvelle d'une importante décision prise en Argentine. Il s'agit de la création à Buenos-Aires d'un vaste et somptueux building destiné à l'exercice des activités sexuelles des personnes qui, pour diverses raisons, ne désirent pas les exercer à domicile. Un de mes confrères de Buenos-Aires m'en avisait le même jour que la Radiodiffusion française consacrait une émission à cette décision de l'Etat argentin.

Les commentaires de chacun des deux sur cet événement éclairent plusieurs faits notables. D'abord le médecin s'y montre entièrement favorable pour des raisons que j'indiquerai plus loin. D'autre part, la Radiodiffusion, bien que faisant une part aux tabous sexuels habituels, montre cependant, par son comportement, qu'une évolution s'est produite dans l'esprit du public. Le speaker, qui jadis eût dû, pour se conformer au goût des auditeurs, se hérissier devant cette reconnaissance officielle des activités sexuelles libres, s'est simplement étonné de voir que fussent exigés pour les dames désirant venir en ce bâtiment exercer avec un partenaire masculin des activités sexuelles « une tenue correcte » et « un certificat de bonne vie et mœurs ». Mais en fait, si ce bâtiment a été créé, c'est que l'on a enfin compris, en Argentine, ce qu'on ne veut pas comprendre ailleurs, à savoir que, aussi bien la maison de tolérance surveillée

que la prostitution clandestine font fausse route, parce que pour l'une comme pour l'autre, la sexualité hors mariage est tenue pour honteuse, immorale, alors que tout au contraire, l'idée de « bonnes mœurs » est devenue chez nous synonyme essentiellement non pas de courtoisie et d'honnêteté, de douceur et de civilité, mais d'abstention de toute activité sexuelle hors mariage. Pour qui pense de cette façon, le certificat exigé semble paradoxal. Il ne l'est plus si « bonnes mœurs » est pris dans son sens étymologique pur, c'est-à-dire « comportement tendant au bien social ».

Suivant mon correspondant de Buenos-Aires, cette institution tend à réaliser en fait la suppression de la prostitution. Vouloir la supprimer par l'interdiction, comme on l'avait tenté, est signe d'une incroyable naïveté. Pourquoi ne pas aussi interdire de manger afin d'éviter la misère. C'est à peu près de même acabit que se montre l'interdiction sexuelle. Dans le building de caresses, on viendra en tenue correcte, avec des façons décentes, en gens de bonne compagnie et on y fera des échanges de caresses comme on eût fait en un restaurant un diner entre gens sympathisant. Le caractère de honte, de clandestinité, d'opprobre, attaché aux actes sexuels, qui demeurent tenus pour fautifs si « le mariage n'en ôte le péché » (La Précaution inutile) disparaît, et celui de basse vénalité, de prostitution disparaît également, car nul ne contestera que s'il est inconcevable qu'un peintre puisse, sans être tenu pour basement vénal, demander pour une croûte une somme élevée, il ne viendrait à l'esprit de personne de reprocher à un artiste véritable de recevoir pour la satisfaction donnée par son œuvre, des manifestations de reconnaissance. La vénalité est proprement le fait de vendre ses activités au lieu de les réaliser sans s'occuper d'en tirer profit. Si un profit en résulte, mais qu'il n'ait pas été recherché, il n'y a pas vénalité. L'avocat le médecin, le peintre, le dramaturge qui supputent ce qu'ils obtiendront à la suite de leurs activités sont atteints de vénalité. Ceux qui font d'abord ce qui importe pour réaliser du travail bien fait puis acceptent ce qu'on leur remet en remerciement, ne le sont pas.

C'est là ce qui distingue aussi la prostituée, qui vend ses caresses, de la courtisane qui caresse qui lui plaît et accepte ensuite un don de remerciement, et mieux encore celle qui caresse qui lui plaît et accepte avec la même satisfaction un sourire ou un diamant, pourvu que l'un et l'autre marquent reconnaissance. Mais le comportement de la seconde implique des sentiments élevés, de la distinction, elle ne sera certainement ni vulgaire, ni populacière : il y a incompatibilité entre la discrétion, la distinction et l'élégance d'une part, et la tenue tapageuse, les manières négligées de l'autre. Ces dernières ne doivent donc pas être admises dans le building de Buenos-Aires.

En somme, dit mon correspondant, les personnes qui s'y rendent doivent traiter les activités sexuelles avec élé-

gance et respect, comme des activités artistiques, et non pas y voir une activité basse et commerciale, mais un ensemble de comportements de beauté, une forme de l'esthétique. Il est donc tout naturel qu'elles soient obligées à ne rien faire qui rabaisse ces activités à un niveau animal et débraillé.

Nous voilà bien loin de l'idée que l'on se fait chez nous des activités sexuelles hors mariage. Plus ici de mépris et d'idée de déchéance. La courtisane est une artiste qui exerce son art ouvertement et élégamment.

Personnellement, je ne puis m'empêcher de comparer une telle conception de la sexualité à celle que décrit Aldous Huxley dans son « Meilleur des mondes », où il nous montre une société future, dégagée des tabous sexuels et où la parthénogénèse et la reproduction par scissiparité ont supprimé les liens familiaux, où la sexualité est considérée comme une activité agréable au même titre que la musique, le jeu de golf, l'absorption de liqueurs savoureuses ou la contemplation de belles peintures. Dans le monde de Huxley, les naissances n'ont plus aucun rapport avec la sexualité, puisque les humains naissent d'œufs cultivés in vitro, sans père ni mère. Automatiquement tous les tabous sexuels disparaissent donc et la sexualité demeure étrangère à tout ce qui actuellement en fait une activité à incidences sociales multiples expliquant la plupart des façons de voir qui existent usuellement à son sujet. Sans filiation, pas de mariage, qui ne répondrait à rien. Mais assurément, même sans reproduction asexuée, il est parfaitement possible de concevoir la sexualité dégagée de toutes entraves, alors même que le mariage subsiste pour assurer l'existence d'un

foyer indispensable à l'élevage et à l'éducation des enfants. Si l'on supprimait la jalousie, le désir de possession exclusive, tout pourrait se passer comme dans le monde de Huxley, un échange de caresses aurait une signification comparable à un échange d'idées sur un sujet littéraire, artistique ou philosophique.

Il semble que ce soit dans cet ordre d'idées que l'on puisse le mieux comprendre la décision du Gouvernement argentin.

Mais le speaker de la Radio ne nous a fait entendre aucun essai d'explication. Il a simplement énoncé avec un étonnement amusé cette innovation. Certes, comme je l'ai dit, il n'a pas explosé de vertueuse indignation, comme il eût été de bon ton, il y a peu d'années encore. Donc il y a là indication d'un esprit de tolérance indiscutable. Mais il manque encore ce sans quoi rien n'a de valeur : la recherche des raisons du fait. Il n'y a pas eu l'indispensable question pour qu'un acte, une décision puissent être tenus pour valables : Pourquoi ?

Ce n'est que le jour où l'on ne se contentera pas de constater des comportements différents de ceux auxquels nous sommes accoutumés, mais où l'on les analysera et cherchera leurs raisons d'être et leur utilité éventuelle, que nous cesserons de tenir pour des « sauvages » les gens qui vivent autrement que nous et commencerons à penser que leurs comportements ne sont pas nécessairement absurdes ou fautifs parce que différents des nôtres. Ce jour on ne dira plus : « Comment peut-on être Persan ? »

Télévision film production

La joie, une joie saine, une joie d'enfant s'exprime toujours chez les gymnosophes, heureux de vivre librement sans stupides contraintes. Cette joie contribue comme les bains de lumière, d'air et d'eau, comme les exercices physiques, au maintien et à l'amélioration de la santé physique et morale.

Photo Werner Kunz



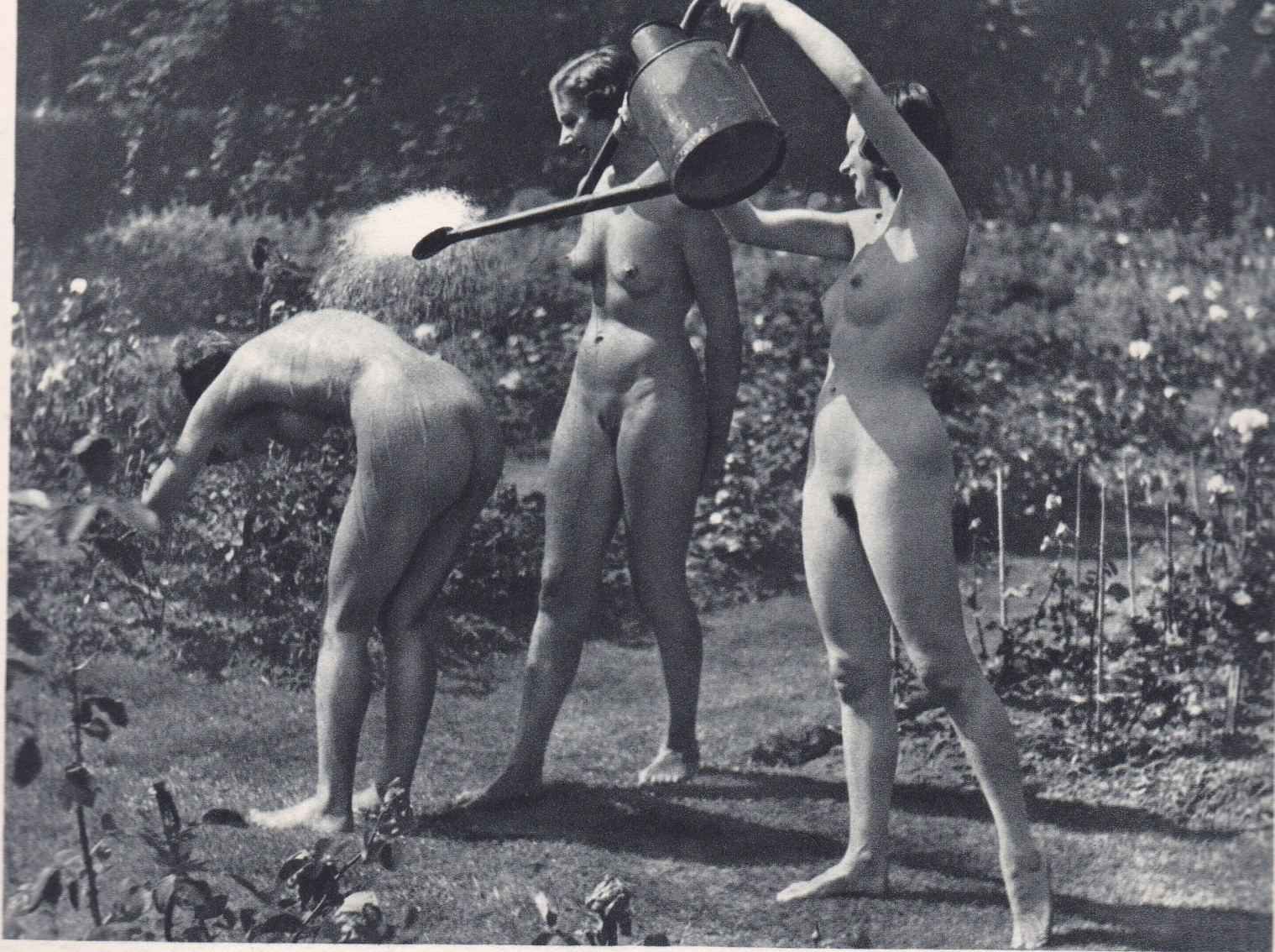


Photo Bertram Park

De jolies femmes parmi de jolies fleurs. Quel ravissant spectacle ! Et l'une de ces jolies fleurs humaines arrose sa sœur en un geste gracieux. Heureux gymnosophes pour lesquels la nature est une source inépuisable de bonheur et de santé !

L'ART, LA SCIENCE ET LA GYMNASIOPHIE

PAR LE DOCTEUR HERSCOVICI



LES mœurs, les langues, les religions et les arts, sont l'œuvre de l'homme, le témoignage de son activité, la matière même de son histoire. Un problème fort important que de relier et synthétiser cette diversité selon les temps et les lieux avec le caractère essentiel de la nature, qui est constante et uniforme. A nous limiter uniquement à tout ce qui a rapport direct avec l'amélioration et la perfection de la vie humaine, nous pouvons noter que les aspirations de l'homme sont fort étroitement liées aux nécessités de son existence

dont les plus impérieuses sont, sans conteste, le désir d'équilibre. Il ne peut y avoir de vie conforme à la raison sans la connaissance claire des faits, des circonstances et des conditions de la présence de l'homme au monde, et les choses sont bonnes seulement dans la mesure où elles contribuent au bien-être moral et physique de l'homme. Ainsi le destin de la vie se trace et s'efface à mesure que la vie se développe.

Plusieurs démarches peuvent être différenciées lors de l'orientation de l'esprit vers la nature, démarches qui reposent sur des caractéristiques déterminées, notre étude s'efforce de trouver les points de repère de leur jonction et de leur unité.

Quel est le but de la science (que nous considérons comme la première démarche) sinon de scruter l'équilibre des forces naturelles et les règles du jeu prodigieux qui se déploie à travers les espaces infinis et les temps que s'y déroulent, d'apporter un éclaircissement dans l'enchaînement des phénomènes de la vie et d'envisager la nature pour induire des lois

précises. L'art (la deuxième démarche) par contre, cherche à recevoir de la nature des qualités et des émotions. L'art, en somme, est la réalité de notre âme. L'art possède un élément qui n'est pas dans la science, c'est l'illusion. En effet, l'illusion de la vie est un des buts de l'art, l'autre c'est l'illusion de la vie dans le choix et dans la beauté, ce qui fait supposer que l'altération de la vérité dans l'art est l'exception, le respect de la vérité la règle. Par ce côté-là, la science est la base de l'art. L'artiste, dans la multitude des matières du monde extérieur, doit se remettre à celle qui lui convient effectivement. Le son est la matière du musicien comme la glaise celle du sculpteur. L'art crée donc un monde grandiose par un travail de longue haleine, est à la source d'un surcroît de spiritualité.

Alors que la science essaie d'extraire de la nature par l'expérience ou par une information minutieuse et variée, la structure des choses, le grand problème de la pensée de tout temps était de sonder la réalité mais sa grande sensation a toujours été l'irréel, le but de l'art est de chercher à dégager la beauté ou à réaliser le rythme harmonieux à travers et à l'aide des dissonances. Il est évident que l'art a contribué le plus au processus de la formation de la personnalité humaine. Car toute œuvre d'art, qu'il s'agisse de littérature, de musique, de peinture, sculpture ou architecture, implique une utilité sociale positive égale à celle de tous les autres produits. Aussi, un des effets de l'art est la discipline du corps par une considération d'objets sélectionnés.

La première démarche prouve le déterminisme nécessaire et constant en édifiant à l'aide de spéculations subtiles et de références justifiables,

seconde met les normes de l'équilibre final à des tendances contraires. La science s'efforce de systématiser dans l'ordre du temps et de l'espace, de saisir la cohésion intime et la nécessité des phénomènes, alors que l'art exprime l'opposition entre la nécessité de traduire une émotion et les exigences de l'œuvre et veut réconcilier les contraires, afin que la beauté de la nature soit joie de la vie. L'expérience humaine par l'art est d'une manière indiscutable qui est l'épreuve du beau, la vérification de la possibilité de la perfection, mais l'art reste limité.

Une autre démarche, c'est celle de la morale, dont l'idéal, l'idée directrice, définit les règles et les biens. La vie morale déploie un bien qui vaut pour tous, c'est le vrai et le bien qui nous font sortir du climat des intérêts étroits et privés. C'est seulement ainsi que nous pouvons et nous sommes capables de contempler cette vie dans sa totalité et dans ses valeurs permanentes. Elle risque de rester inactive, vouée à la mort si elle se dégradera de sa pureté intégrale sans le support des énergies d'expansion de l'esprit, sans la volonté d'une vie supérieure volontairement choisie.

La quatrième démarche serait, selon notre conviction, celle de la gymnosophie, qui concrétise et comprend dans ses cadres les trois précédentes. La gymnosophie essaie d'ouvrir une voie sur la destinée humaine, non pas de jeter un pont sur l'abîme de la dernière réalité mais de lui offrir une solution pratique et féconde.

Alors que les premières démarches de la conscience portent sur les perspectives du passé, de l'avenir, vers la spatialité, la gymnosophie se tourne vers le présent, vers l'homme lui-même, sa vie, ses nécessités, ses possibilités, le moi étant supposé à l'origine de ce qui sera. Là encore, il s'agit d'un équilibre parfaitement individuel d'abord. L'esprit tend toujours vers l'idéal, pôle d'unité qui dépasse les limites de toutes les données de même que la nature peut être sentie dans la qualité et l'émotion de la pensée dans la texture de ses conceptions, l'idéal peut être formel, intellectuellement déterminable, usant des règles de l'action, soit existentiel, puisqu'il peut devenir la matière d'une épreuve dépassant l'abstrait.

La gymnosophie présente d'abord une conception actuelle, elle s'intéresse à la vie réelle de l'homme, à l'homme lui-même, ensuite aux rapports de l'homme et de son activité, à ses occupations et à ses préoccupations, à ses besoins vitaux. N'est-il pas vrai et prouvé que l'humanité s'est d'abord sauvée par une logique terrestre et non abstraite? Elle a fondé des cités, des temples, inventé des dieux, selon la nécessité et la chance historique; évidemment l'esprit a toujours donné de ses perfectionnements, de ses intentions et de ses directives. En effet, c'est un grand combat que la lutte du spirituel contre le matériel, la lutte de l'âme contre le corps qui désire jouir. La gymnosophie se pose la question si ce monde de la matière et de la vie universelle ne serait pas plus important que le monde de notre pensée étroite et de notre âme déficiente et impuissante. Puisqu'il faut reconnaître que le monde extérieur existe et il existe plus réellement que notre monde intérieur; de plus, il nous offre des beautés, des joies, des consolations, des oublis infiniment plus précieux que les éternels et décevants efforts pour sonder et analyser l'âme, ou pour décider la destinée de l'homme ou même la diriger. Toutes les démarches se rencontrent et se rejoignent dans la gymnosophie, qui devient en conséquence capable de nous faire comprendre ce qu'est la vie humaine, de nous faire savoir la beauté et le but de la vie. Elle cherche la vérité parce que servir la cause du vrai, c'est relever, d'après Acosta, les droits naturels de l'humanité. Cette humanité qui devrait vivre conformément à la dignité de sa nature, libre du lourd fardeau des rites vains, des superstitions et préjugés, de cette tradition qui fige et rouille tout ce qu'elle touche. La vérité ne demandant point à être saisie par une sorte de violence, elle n'a besoin que de recueillement intérieur et de bonne volonté, qui sont les premiers pas vers le bien réel de l'homme.

Ainsi, quel que soit l'idéal vers lequel le moi tend, la gymnosophie cherche à instaurer l'équilibre harmonieux moral et physique de l'être humain, intégrer l'homme dans les droits qu'il tient de sa nature afin qu'ils lui permettent de vivre dignement et raisonnablement. La gymnosophie fait appel pour cela à l'art, à la science et à la morale (la vraie, c'est-à-dire celle qui est compatible avec la vie humaine) dans le but de ramener dans une mesure suffisante les conditions idéales du vrai climat vital de l'esprit et du corps humain. Lui faire comprendre et saisir la beauté de la vie, de la vie qui chante les harmonies, qui fleurit avec ses gerbes de fleurs, qui surgit en nappes chaudes, aux rayons du soleil, qui se voile dans l'effacement mystérieux des brumes matinales, dans les surfaces d'eaux qui s'endorment dans la gloire pourprée du crépuscule, qui laisse vagabonder un parfum subtil, un frisson de lumière et un reflet du ciel, cette vie dont le frémissement enivre nos sens de beauté éternelle, toute la richesse et la splendeur de la nature, la douceur éparse au cœur des choses, l'amour ou la joie éternelle de l'homme, vivre dénudé au milieu de la nature, jouir du soleil, de l'air et de l'eau, mener une vie sobre, hygiénique et saine. Lui faire comprendre que l'ignorance est la source de tous les maux.

La gymnosophie veut établir entre l'homme et la nature une communion parfaite et intense, afin que son esprit soit ouvert de toutes parts, enrichi par des expériences, épreuves, afin de réconcilier les deux tendances de l'âme humaine, c'est-à-dire connaître pour mieux agir. Ainsi, la beauté serait en définitive la dernière expression de la morale. La gymnosophie

veut trouver pour l'homme dans la beauté, la mesure, la sagesse, la modération, le culte de l'amitié et faire de la vie même une belle œuvre. Ces perfections sont fort possibles d'autant plus que le milieu essentiel pour l'homme, c'est moins le milieu cosmique si important pour la vie animale, que le milieu social.

La gymnosophie est seule susceptible de favoriser l'adaptation à ce milieu et de réaliser (puisque capable de créer un idéal d'harmonie et d'unité si utile pour venir à bout de tous les désordres) le plus beau rêve d'humanitarisme et de noblesse morale, c'est-à-dire de débarrasser l'humanité de ses avilissantes laideurs et propager la paix, le bien-être et la justice parmi les humains.

Les immondices, les panneaux publicitaires, les gens endimanchés gâchent la campagne, tandis que les « nudistes » sont toujours en parfaite harmonie avec la nature qu'elle soit représentée par la mer, la forêt, les champs ou la montagne.





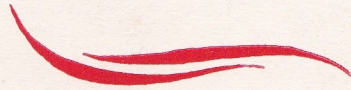
« Il faut en finir avec les légendes et les fausses idoles. Les forces réactionnaires défendent avec une énergie farouche la prohibition des organes sexuels surtout féminins et s'appuyant sur la vieille dictature de l'académisme hérité du monde gréco-romain à travers la Renaissance. »

L'ART GRECO-ROMAIN

ET LE TABOU DE

LA NUDITÉ FÉMININE

INTÉGRALE



IL est malheureusement exact que les Eglises chrétiennes se sont érigées en ennemies de la sexualité et de la nudité, il nous paraît trop simple, pour débarrasser enfin l'Occident de ces préjugés néfastes, de se contenter de « donner la main, par-dessus deux mille ans, à nos ancêtres païens » comme le prône M. René Guyon (« Vivre d'abord ! » n° 43/374). Ce mirage du « paganisme » ancien alimente les rêves de beaucoup d'esprits modernes dégués par notre société imbibée de christianisme dont ils ne perçoivent plus que les ascèses, les interdictions, les hypocrites limitations. Si l'on appelle

païen tout ce qui n'est pas exactement contenu dans le petit univers fermé d'un certain ordre moral promulgué par l'Eglise, la nostalgie du « paganisme » n'est qu'une soif de nouveauté, un légitime désir d'ouvrir les fenêtres sur des horizons neufs, sur les brises du large.

Mais quiconque s'efforce à une enquête géographique et historique, aussi limitée soit-elle, mais exempte de préjugés, voit s'effriter l'unité du paganisme qui se résout en une multitude d'Eglises, de cellules sociales closes, de peuples ou de tribus ensermés dans des réseaux de lois et de tabous souvent plus rigoureux que les nôtres. Ce qui varie le plus, c'est probablement le degré de tolérance dont chaque groupe sociologique fait preuve à l'égard des groupes voisins. A ce titre, le catholicisme mérite sans doute la palme comme ayant été et aspirant à rester la puissance la plus intolérante de l'histoire. Mais il a reçu ses leçons de l'Empire romain « païen », guère moins intolérant à ses heures.

La lecture du livre récent du psychanalyste anglais Rattray Taylor « Une interprétation sexuelle de l'histoire » (1) suscite des réflexions fructueuses sur l'origine profonde de l'intolérance, particulièrement dans le domaine des mœurs et du sexe. Dictature politique, répression sexuelle et intolérance religieuse sont intimement liées — et sont nécessairement liées.

Presque tous les grands tyrans de l'histoire ont été violemment anti-féministes et plus ou moins puritains. De Napoléon à Hitler et à Staline, le dictateur est un être sinon chaste, du moins pudibond.

Pour en revenir à notre sujet, il nous semble erroné d'attribuer au christianisme l'origine de tous les tabous sexuels néfastes ou absurdes qui étouffent encore nos contemporains. Certes, le christianisme a toujours prôné le mariage, honoré la virginité, condamné ou déconseillé la liberté sexuelle. L'idéal gymnosopique, dont « Vivre d'abord ! » est le promoteur, n'implique pas forcément le rejet de ces idéaux sexuels chrétiens traditionnels, à condition que les chrétiens soient aussi charitables à cet égard que le Christ lui-même. Mais comme divers auteurs l'ont clairement démontré, le christianisme n'a pas toujours éprouvé envers la nudité corporelle l'horreur insensée sévissant dans les deux ou trois siècles passés et encore actuellement dans bien des milieux ou pays.

C'est surtout depuis la Contre-Réforme, peut-être sous l'influence espagnole, que l'Eglise catholique est devenue la grande castratrice, la grande inhibitrice, l'inspiratrice des campagnes les plus féroces de pudibonderie, en quoi elle réussit à distancer les plus vertueuses ligues puritaines anglo-saxonnes. La pose de feuilles de vigne sur les marbres antiques du Vatican, le bariolage de pudiques bouts de draperies sur les nus de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, le martelage de la plupart des figures d'inspiration « galloise » sculptées dans les cathédrales gothiques ; cette extraordinaire vague de pudeur coïncide avec la fin de la Renaissance ; au premier abord

on pourrait penser qu'il s'agit d'une réaction contre la licence des mœurs de la fin du moyen âge et contre le néo-paganisme de la Renaissance elle-même, ou encore d'une conséquence indirecte de la Réforme dont l'austérité est bien connue.

Or, aussi singulière que cette idée puisse paraître à bien des lecteurs, il nous semble que la vague castratrice a trouvé pour une bonne part son aliment dans le néo-paganisme lui-même, c'est-à-dire dans ce grand enthousiasme des artistes et des érudits pour l'antiquité gréco-romaine retrouvée. Car à cette époque, le monde antique se réduisait à la Grèce, à Rome et à l'Histoire sainte.

Au temps du christianisme primitif, les choses du sexe étaient comme sublimées au sein des communautés ferventes et joyeuses de l'Eglise naissante. Il est maintenant avéré que le baptême des néophytes hommes et femmes était administré en état de nudité complète devant toute l'assemblée : admirable symbole de dépouillement total, de confession publique intégrale. Aussi « ils n'étaient qu'un corps et qu'une âme ». Cette pratique durait encore à l'époque de Charlemagne, mais disparut à mesure que le baptême des enfants devint de règle. Cependant, d'autres formes de bains sacrés subsistaient au moyen âge, ainsi le bain rituel du nouveau chevalier. Lors du sacre des rois, le corps du monarque était entièrement nu durant l'onction d'huile sainte. C'est sans doute pourquoi, durant la cérémonie du couronnement récent de la reine d'Angleterre, selon des rites anciens renouvelés, les attouchements — bien anodins — au front, aux mains et à la poitrine ont été effectués sous un dais et soustraits à la télévision, tandis que la reine avait revêtu une sorte de chemise, jadis seul vêtement du prince avant la nudité de l'onction puis la réception des vêtements royaux.

Les miniatures des manuscrits, les tableaux des Primitifs du XIII^e au XV^e siècle représentent assez peu souvent le corps nu, mais alors c'est en général dans tous les détails. Les organes génitaux féminins sont naïvement reproduits, toujours rasés. Aucune prohibition picturale ne frappe encore cette partie de la femme. Les paysans, les nobles et les bourgeois n'avaient aucune raison de s'étonner de telles figurations réalistes, puisque la vision du corps nu de l'un et l'autre sexe leur était chose banale et parfaitement habituelle.

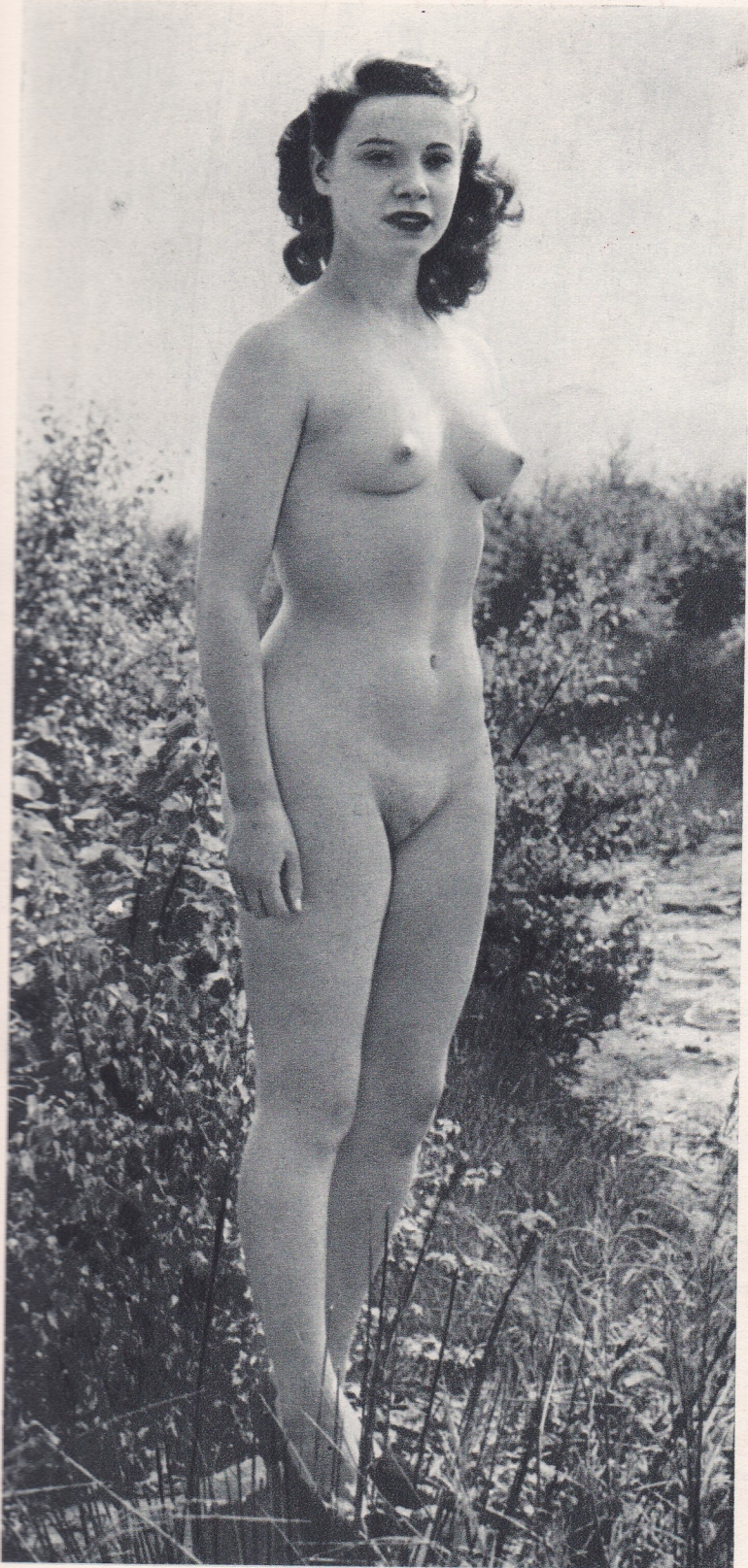
Dormant nus, souvent à plusieurs par lits, s'invitant mutuellement au bain dans des baignoires de bois de vaste contenance, ou se voyant aux étuves, à la rivière, les pieux Français du moyen âge n'avaient guère de préjugés en matière de pudeur. Femmes, clercs, moines et jeunes écoliers (soit dit en passant) n'avaient rien sous leurs robes, ou une simple chemise, ce qui facilitait l'administration des verges aux enfants comme aux moines soumis à la discipline et aussi (horrible détail !) celle des lavements, en public, à la boutique du barbier (2). Jeanne d'Arc, pure jeune fille, n'avait aucune honte à changer de linge devant son écuyer et laisser voir « ses beaux tétons ».

Albert Dürer, bien que fils de la Réforme, dessinait ou gravait à l'occasion des nus féminins fort réalistes (ainsi des scènes d'étuves, nous dirions aujourd'hui de saunas). En Italie, Léonard de Vinci est peut-être le dernier artiste qui daigne encore peindre le corps féminin tel qu'il est, comme en témoigne sa « Léda ».

(1) Corrêa édit. 1954.

(2) Pour tous ces détails, se reporter aux volumes des *Mœurs intimes du passé* par le docteur Cabanès, Albin Michel éditeur.

Dès lors, plus aucune peinture ou sculpture ne verra le jour en Europe sans que le corps de la femme soit mutilé. Lorsqu'un pan d'étoffe ne vient pas cacher et souligner hypocritement la région interdite, c'est une étendue de peau rose, glabre et sans couture qui termine le désert lisse du ventre. La belle « Vénus anadyomène » de J.-A. Ingres parue dans l'avant-dernier numéro de « Vivre d'abord ! » illustre à merveille ces conventions académiques auxquelles aucun peintre n'eût osé se soustraire. Moyennant cette habile opération chirurgicale, véritable castration, le nu féminin le plus voluptueux devenait « chaste ». Les jeunes visiteurs de nos musées qui espèrent s'instruire par des coups d'œil hypocrites sur les chefs-d'œuvre classiques en sont pour leurs frais. Même le truculent Rubens veille jalousement au respect de ce tabou fondamental ; sur l'une de ses pein-



tures du Louvre, grouillante de petits anges pleins de sève, les anges-garçons ont droit à leur petit sexe, mais non les pauvres petits anges-filles, car même sur un petit corps charmant de six mois, il était admis n'est-ce pas, que la fente génitale était spectacle obscène, vision diabolique et monstrueuse.

Depuis Courbet et Rodin, les artistes modernes se sont affranchis, non sans quelques scandales, de cette singulière prohibition à sens unique. Mais les lois en conservent une forte empreinte : le triangle rose de la danseuse nue de music-hall, tout comme le minimum d'Héliopolis imposé par l'article 330, ne procèdent-ils pas du même tabou ? Or quel est l'origine de ce tabou rigoureux, offense pour la femme, source de dangereux refoulements chez les adolescents, et injure à toutes les lois du sens commun et de la logique ?

Hélas ! Il nous a été transmis par la Grèce antique, fleur des civilisations passées et mère de notre civilisation. L'art grec et après lui l'art romain n'ont jamais figuré les parties féminines. A l'époque classique l'homme est représenté le plus souvent nu, la femme vêtue d'une robe ou tunique plissée très décente. Plus tard, à la suite de Praxitèle, les Vénus nues apparaissent, au ventre lisse, protégé bien souvent par les gestes d'une fausse pudeur de courtisane (ce qu'étaient en fait les modèles). Dès cette époque, on voit se multiplier les Adonis impubères, aux parties sexuelles infantiles, parfois franchement hermaphrodites. Malgré toute la profonde admiration que l'on doit éprouver pour l'art statuaire grec, il faut bien reconnaître qu'il reflète un état d'esprit trouble, mais surtout imbibé d'idéal érotique socratique, c'est-à-dire pérastique. D'un côté le refus de la femme en sa vérité intime, de l'autre fuite de la virilité active et culte des corps masculins juvéniles.

La Grèce n'a pas résolu le problème sexuel et nous a légué ses réflexes de crainte. La Renaissance a entièrement adopté la convention artistique gréco-romaine, avec la complicité de l'Eglise, car elles permettaient de fournir un exutoire canalisé, assagi, mutilé, à l'instinct qui a toujours poussé les hommes à traduire plastiquement ses désirs sexuels et autres. Notons en passant que cet art académique a toujours fait une large place aux tendances sadiques, qui font si bon ménage avec une sexualité refoulée (il suffit de penser aux innombrables Saint-Sébastien percés de flèches devant des pleureuses pâmées).

L'heure est venue de considérer la civilisation gréco-romaine comme l'une parmi les nombreuses et vivantes civilisations antiques, et cette remise en ordre fait partie de la révolution mentale actuellement en cours dans l'Occident. La Mésopotamie, la Crète, l'Egypte, la Gaule, la lointaine Chine antique ont pris, place désormais aux côtés de la Grèce et de Rome. Il ne semble pas que ces peuples aient partagé la phobie sexuelle artistique des Grecs envers le sexe de la femme. L'Egypte, en particulier, a beaucoup à nous apprendre. Les petites filles, les jeunes servantes vivaient nues ; leurs mères, au Nouvel Empire, aimaient se vêtir d'une ample robe de gaze légère, qui laissait transparaître leur corps soigné. Parfois l'on voit des femmes nobles, et jusqu'à des reines, figurées nues ou leur robe entrouverte, et, en pareil cas, la fente génitale est toujours tracée avec précision, nous dirions avec respect et amour, comme elle l'est sur les poupées miniatures retrouvées dans les tombeaux. Les Egyptiens étaient l'un des peuples antiques qui accordaient le plus de droits civil et le plus d'honneurs aux femmes, et nul Egyptien ne rougissait sans doute de voir le sexe de sa mère, de ses sœurs, de sa reine éventuellement. Par contre, le viol était puni par la castration immédiate.

Il faut en finir avec les légendes et les fausses idoles. Les forces réactionnaires défendent avec une énergie farouche la prohibition des organes sexuels surtout féminins, et s'appuient sur la vieille dictature de l'académisme hérité du monde gréco-romain à travers la Renaissance. Les artistes modernes et les archéologues sont les meilleurs alliés des gymnosophes, et les plus sûrs, car la cabale des hypocrites et des refoules n'ose pas les attaquer en face. Les Chrétiens n'ont pas à rougir de leur religion, pourvu qu'ils préfèrent en toute chose la vérité à la lettre et aux traditions. Il faut purifier le christianisme des survivances du paganisme gréco-romain qui s'y sont trouvées mêlées dès l'origine, tout comme du puritanisme essénien. Le Cantique des Cantiques chante l'ivresse des corps et la beauté de la femme. Il viendra un temps où nous contemplerons avec respect et joie le sexe de la femme, porte de la vie, fontaine de bonheur, refuge de notre solitude d'homme, porche du grand mystère. Au moyen âge les chrétiens vénéraient les seins juvéniles de Marie, nourrice de l'Enfant divin. Un jour nous serons assez forts, assez vrais, assez purs, pour vénérer le sexe de la tendre fille d'Israël d'où nous sortit tout nu un petit enfant qui devait mourir tout nu devant tout le peuple et pour nous tous.

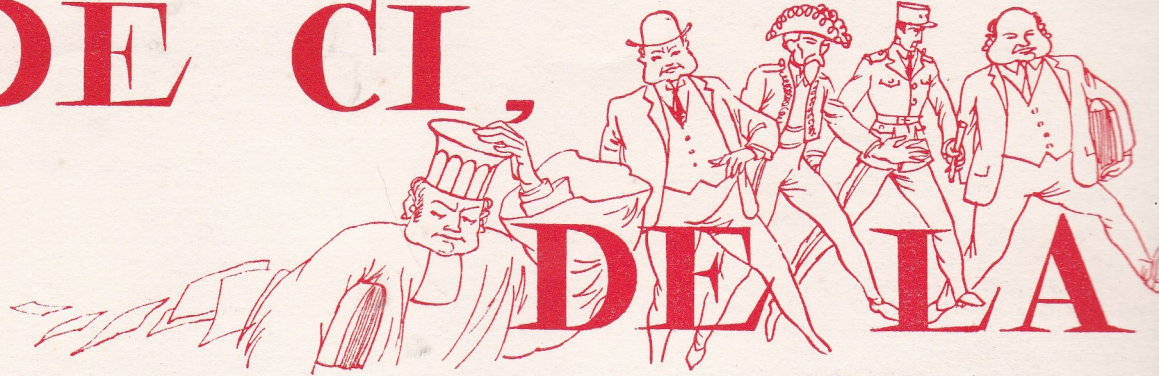
« Plus tard, à la suite de Praxitèle, les vénus nues (page XXVII : Les trois grâces. Antique. Musée du Louvre) apparaissent au ventre lisse. »

En Egypte : « Les petites filles, les jeunes servantes vivaient nues ; leurs mères, au nouvel empire, aimaient se vêtir d'une ample robe de gaze légère, qui laissait transparaître leur corps soigné. »

Phot Colin R. Clark, A.R.P.S.



DE CI, DE LA



par JAN LE CŒUR

Télévision

Il y a quelque temps, notre directeur fut convoqué à la Télévision par son brillant animateur Robert Beauvais en même temps que le si spirituel et distingué chansonnier Jean Marsac. A côté d'eux il y avait l'illustrateur en renom R. Savignac et M. Gelot, le célèbre chapelier de la place Vendôme. Il s'agissait de faire connaître au public l'opinion de ces personnalités sur le port du chapeau.



Il faut augmenter la vente des cigarettes

LES femmes ne fumant pas assez, paraît-il, un projet a été étudié concernant la vente possible des cigarettes dans les grands magasins. (Pourquoi pas, comme en Amérique, dans les pharmacies?) Ceci dans le but d'élargir la clientèle féminine car, hélas! il n'y aurait actuellement que 17 % de fumeuses contre 72 % de fumeurs, comme quoi les femmes sont incontestablement inférieures aux hommes!

Heureusement, ce projet, déjà proposé en 1919, a été repoussé pour « raison d'immoralité ». Bravo!



L'amour à Hyde Park

Le dimanche, Hyde Park est le cœur de l'Angleterre. Discours politiques, sociaux, etc. et amour... les autres jours aussi, d'ailleurs, pour ces ébats naturels, mais qu'il est séant de cacher.

Nous trouvons dans « Confession d'un vieux diplomate » (page 703): « ...Sur les immenses pelouses où des centaines de jeunes couples s'étreignent en toute liberté. Ils ne sont dérangés que par les balles des enfants qui parfois les égarent dans les dessous des nymphes pâmées.

« Une Française visitant Londres pour la première fois et se scandalisant ingénûment de ce spectacle avait requis un policeman d'y mettre fin: Elle n'obtint que cette réponse: « I suppose, they are engaged! » (Je suppose qu'ils sont fiancés) Ce qui est souvent vrai. »



L'action de l'abbé Pierre

Le clergé n'est pas, généralement, très tendre pour nous. Qu'importe! Nous aimons les hommes d'action qui font le bien à quelque obédience religieuse et politique qu'ils appartiennent. Nous tenons donc à signaler la revue « Faim et Soif » dirigée par l'abbé Pierre. Pour tout renseignement, écrire 32, rue des Bourdonnais, Paris-1^{er}.

Les compagnons de la Santé

ILS sont déjà 7 000. Ils seraient 20 000, au moins, si les dirigeants de cette heureuse et salubre initiative étaient mieux aidés par la presse.

Bientôt un code de la santé sera établi au sein d'une commission qualifiée. Il sera communiqué aux candidats députés qui, espérons-le, l'incorporeront à leur programme ce, quel que soit leur parti.

Nous sommes certains que tous nos lecteurs voudront se joindre à ce nouveau mouvement. Aussi leur conseillons-nous d'écrire aux Editions de la Libre Santé, 20, rue Fourcroy, Paris-17^e.



Les malades mentaux

LES statistiques officielles révèlent que le nombre des malades mentaux hospitalisés en France croît régulièrement depuis plusieurs années.

1871: 31 216. 1890: 50 000. 1913: 63 000. 1933: 80 000. 1939: 107 000. 1941: 94 000. 1952: 96 000. 1953: 103 000.

(Des Cahiers français d'information du 1-4-54.)

Voilà qui n'a rien de surprenant. Mais à quoi bon prolonger la durée de l'existence (comme nous n'avons pas notion du temps, c'est là un bonheur très relatif) si d'autre part le mirifique progrès augmente le nombre des anormaux?



Rendons à César...

ON semble commencer à oublier que c'est notre directeur qui, en 1926, le premier, parla de nudité intégrale en France et qui, envers et contre tout, sut la faire admettre. Cela n'alla pas tout seul. Les adversaires alors étaient violents et plusieurs fois Kienné de Mongeot passa en correctionnelle, sans d'ailleurs subir de condamnation. Maintenant, la nudité est plus ou moins entrée dans les mœurs. On la pratique librement à l'île du Levant et il est possible de se baigner nu en commun dans certaines piscines parisiennes et ce avec l'autorisation de la Préfecture de police!

En 1926, quand K. de Mongeot lança l'idée qu'il réalisa au château de Garambouville, il était interdit, sur les plages, d'avoir le torse nu!

Après la dernière guerre, le nudisme ayant un sens péjoratif, devenu tout simplement plus ou moins de l'« apoillisme », notre directeur qualifia l'ensemble de ses théories de **gymnosophie**. Les premiers gymnosophes, on le sait, étaient des religieux qui, au temps d'Alexandre le Grand, vivaient nus.

En l'esprit de K. de Mongeot, ce terme signifie: l'homme qui se met nu moralement et physiquement, rejette tous les préjugés, tous les à priori et fait en sorte de vivre raisonnablement, selon les grandes lois universelles, en un mot: l'homme qui recherche sa véritable personnalité et la sagesse.

Ce terme fut accepté et repris inconsidérément par la Presse, grande et petite.

Il est devenu synonyme de nudisme.
C'est regrettable.



Compagnons campeurs de France

LE président et les dirigeants du groupe C.C.F. naturiste « RADIEUSE AURORE » sont heureux d'annoncer à leurs adhérents et à leurs nombreux amis, qu'une nouvelle piscine naturiste, placée sous leur contrôle, fonctionne tous les MERCREDIS de 20 h. 30 à 22 h. jusqu'au 27 juillet. Il s'agit de la piscine Oberkampf, métro Ménilmontant. Les séances ont lieu en gymnité intégrale.

Les membres du Sparta-Club et ceux de la Société internationale de Gymnosophie seront reçus sur présentation de leur carte à jour. Signalons que la S.I.G. compte actuellement CINQ MILLE QUATRE CENT SOIXANTE-DEUX adhérents.



Une pianiste de grand talent

IL s'agit de Mlle Selma HERSCOVICI, fille de notre distingué et dévoué collaborateur, le docteur Herscovici.

La jeune artiste vient de donner un récital à Wigmore Hall de Londres. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'elle se fait entendre à l'étranger et toujours avec le même et brillant succès.

Selma Herscovici est entrée au Conservatoire de Paris dans la classe de Yves Nat où elle obtint un « premier prix » à l'âge de quinze ans. En 1949 son talent fut couronné par un « second prix » au Concours international de Genève.

Tous nos compliments à la jeune et brillante artiste ainsi qu'à notre collaborateur qui a su deviné et orienter les dons de son enfant.



Un milliard dix millions de nudistes

UN rapport de l'UNESCO nous apprend que sur les deux milliards trois cent vingt millions d'habitants que compte notre planète, il y en a un milliard dix millions qui vivent, sinon entièrement nus, du moins avec juste une ceinture de bananes chère à notre aimable Joséphine Baker. Sur ce milliard dix millions d'habitants, il y en a TROIS CENT DIX MILLIONS qui vivent totalement nus.

Ce qui nous différencie de ces nudistes, c'est qu'eux pratiquent cette méthode d'hygiène comme M. Jourdain faisait de la prose.



La nudité entre bien dans les mœurs

SI VIVRE D'ABORD! ne peut être exposé dans les kiosques (ce que nous ne déplorons nullement car nous ne recherchons pas certaine clientèle douteuse), on y trouve des revues, telle GEOGRAPHIA qui, dans son numéro 42, a publié une photographie en couleur d'un Indien Guaharibo entièrement nu, le sexe apparent. Les lecteurs de cette intéressante publication n'en auront point perdu la vue pour autant.



Gymnosophia

S'IL est un pays où la nudité est pratiquée avec sérieux, c'est bien en Suisse. Tous nos lecteurs connaissent, de réputation, le magnifique centre de Die neue Zeit situé sur les bords du lac de Neuchâtel et excellemment dirigé par Ed. Fankhauser.

Le Club gymnique vaudois, GYMNOSOPHIA (case Ville 1223, Lausanne) possède un bulletin parfaitement rédigé intitulé JOIE & SOLEIL.

Le mouvement gymnique à l'étranger

LA Nouvelle-Zélande est un pays particulièrement favorisé par le soleil. Elle possède d'incomparables beautés naturelles. Ses habitants sont gens tolérants et généreux. Les lois y sont, paraît-il, justes. Cependant, tous ces avantages n'ont pas permis à la pratique de la nudité de se développer comme il eût été souhaitable. Cela tient aux deux causes suivantes :

1) Le public n'a pas été suffisamment averti des raisons qui engagent à pratiquer le nudisme ;

2) Manque de propagateurs capables, ce qui explique la première cause. Cependant, des adeptes avertis et actifs mènent le bon combat et espère créer une fédération nationale.

En Amérique, le ZORO NATURE PARK existe depuis 22 ans. Il compte trois cents membres.

Son stade est de près de 200 acres. 44 bâtiments plus une grande maison permettent de recevoir pour la nuit une centaine d'adhérents.

La dernière acquisition de ce club est un terrain et une école d'aviation dirigés par vingt personnes qui font partie du ZORO! Un hangar peut abriter trois avions qui appartiennent au club. Une piste de 700 mètres permet aux avions de décoller et d'atterrir. Un autre hangar sera bientôt construit, destiné à recevoir cinq nouveaux avions. Le club aura son poste à essence.

ZORO NATURE PARK est situé à 90 km de Chicago.

EN ALLEMAGNE

Nul doute que le Mouvement libre-culturiste, ne reprenne en Allemagne, son magnifique essor d'avant-guerre. La méthode, la ténacité sont des qualités du peuple germanique. C'est ainsi que les adeptes de la « libre-culture » ont un camp de ski situé près de Dachstein. Ce camp de sports d'hiver est organisé par la Liga für fortschrittliche Lebensgestaltung Salzburg.

A Tonsée, près de Königswusterhausen, à 30 kilomètres au sud-est de Berlin, en zone russe, existait un terrain de nudisme. Le Gouvernement vient de l'interdire formellement. La même mesure a été prise concernant les terrains de Dresden et ceux d'autres villes, en Saxe.

En 1953 il a été vendu 100 000 tentes aux campeurs dans la République fédérale. En 1954 la fabrication des tentes a été doublée.

Les autorités demandèrent que fut recouvert le sexe d'un petit garçon représenté nu dans le groupe d'une fontaine à Neuss, en Rhénanie. L'artiste s'y refusa catégoriquement répondant : « Je suis femme sculpteur et non couturière. »



« Citoyens du Monde »

(organe de l'Union fédéraliste mondiale), 5, rue Lamartine. Paris.

NOUS ne saurions trop conseiller à nos amis, véritables gymnosophes, de s'intéresser à ce mouvement qui compte tant de personnalités éminentes qui voudraient empêcher que nous ne soyons témoins d'un effroyable conflit dévastateur du monde après en avoir fait un enfer.

Nous relevons dans le numéro 4 de mai 1955 de Citoyens du Monde les pensées suivantes du grand savant et de l'apôtre de la paix que fut Einstein :

« La conduite morale ne consiste pas simplement à exiger qu'on renonce à certains plaisirs de la vie, mais plutôt dans le bienveillant intérêt qu'on prend à un sort plus heureux pour tous les hommes. »

Et : « Je plaide la cause d'un gouvernement mondial parce que je suis convaincu qu'il n'y a pas d'autre moyen d'éliminer le plus terrible danger devant lequel l'homme se soit jamais trouvé. L'objectif d'éviter la destruction totale doit avoir la priorité sur tout autre. »



Bibliothèque d'Education populaire

CETTE organisation vient de mettre sur pied une formule nouvelle de prêt de livres à domicile. Chacun sera ainsi en mesure de lire les ouvrages récents de littérature générale, d'économie politique et de sociologie. Catalogue et conditions d'adhésion sont envoyés gracieusement sur demande. Ecrire 62, rue Nationale. Paris-13^e.